

L'ÉCOLE DE JULES FERRY : UN MYTHE QUI A LA VIE DURE

JEAN FOUCAMBERT,
ÉDITIONS RETZ, 1986

Monique MORET

2012. François Hollande est élu Président de la République française. Lors de son investiture, son discours rendant hommage à Jules Ferry a fait grand bruit... Vincent Peillon est le nouveau ministre de l'Éducation nationale. Il succède à Gilles de Robien, Xavier Darcos et Luc Châtel qui eux-mêmes succédaient à Luc Ferry et François Fillon qui eux-mêmes... chacun affirmant vouloir mettre un terme à cette « inégalité scolaire ». Le projet du nouveau ministre : **Refondation de l'École**. Refondation de l'École ? Ce qui voudrait signifier que l'École n'existe plus ? Et qu'elle a été, dans des temps plus ou moins lointains saine, ouverte, ayant mené à terme des objectifs réels ?

En 1986, Jean Foucambert s'était déjà intéressé à l'école que Jules Ferry avait créée. Que défendions-nous, que défendons-nous, nous, enseignants, parents, politiques..., quand nous disons défendre « l'École de la République » ? Défendons-nous un accès au savoir, aux savoirs, à l'emmagasinement de savoirs divers et variés comme si on voulait gagner à un jeu télévisé (« *En quelle année est mort Henri IV ?* », « *Quelle est la racine carrée de 225 ?* », « *Où la Loire prend-elle sa source ?*... ») ?

Défendons-nous la production du Savoir qui permettra à tous les citoyens de se placer et de vivre dans une république vraiment démocratique, en prenant le pouvoir sur sa propre vie ?

« *Le problème fondamental n'est pas l'accès au savoir mais l'accès à la production du savoir* » écrit Jean Foucambert en citant *Le Père Duchêne*, journal de la Commune « *Il faut enfin qu'un manieur d'outil puisse écrire un livre, l'écrire avec passion, avec talent, sans pour cela se croire obligé d'abandonner l'étau ou l'outil.* »

1918 : Adolphe Ferrière rédige les « *30 points qui font une école nouvelle* », et crée la Ligue internationale pour l'école nouvelle. Il fait des émules : Célestin Freinet, Gisèle de Failly, Roger Cousinet, Maria Montessori... Naît la pédagogie de projet, chère à Célestin Freinet (entre autres...) qui a fini par quitter l'école publique pour créer sa propre école privée en 1935. (On ne met pas les enfants à l'école pour qu'ils travaillent, mais pour qu'ils apprennent !). **L'expérience ne sera pas retenue.**

1920 : Roger Cousinet, alors Inspecteur, instaure la méthode active dans sa région, et expérimente les principes de sa méthode de travail par groupes. « *Si la classe homogène permet au maître d'enseigner, elle ne permet guère à l'élève d'apprendre. Pour apprendre, il faut être confronté, autour d'actions communes, à des stratégies et des savoirs différents des siens. Le groupe, par son hétérogénéité permet un apprentissage mutuel.* » écrit Jean Foucambert. Ses expériences sont mal vues par sa hiérarchie, en particulier quand il propose la parution d'une revue composée de textes d'enfants. Comment évaluer chaque individu ? Comment classer les élèves du groupe ? Comment sélectionner le meilleur ? L'expérience ne sera pas retenue.

Et les républiques d'enfants ? Leurs créateurs ont eu, un temps, l'espoir que l'enfant comme chaque citoyen peut (et est capable de) participer aux affaires de la cité. Libres enfants de Summerhill, qu'êtes-vous devenus ? « *Ce nouveau statut de l'enfant s'oppose par trop au statut déresponsabilisé du futur citoyen. On dépendra ces écoles comme des lieux de laxisme, mettant*

en péril l'ordre et la morale. » En ce moment, en mars 2013, alors que le projet de loi sur la Refondation de l'École vient d'être adopté par les députés, combien d'élèves ont été associés à cette réflexion ? Mais, à l'intérieur des différentes Instructions Officielles qui se succèdent, on peut trouver ça et là, « pour faire moderne » des idées de techniques à utiliser : le texte libre de Célestin Freinet, chaque lundi de 9h à 9h30 pour raconter son week-end, ou l'utilisation de la BCD dans laquelle toute la classe vient chaque vendredi de 14h à 14h30, ou les réunions d'enfants qui ne servant qu'à entériner les règles que le directeur a fait passer en conseil des maîtres... Ces techniques qui ne sont que des outils sortis de leur contexte politique deviennent grotesques.

Pourquoi l'école gratuite, laïque et obligatoire ?

Une école laïque (1881). On entend souvent par « laïcité » l'opposition qu'il y a eu, un temps, entre les écoles confessionnelles chrétiennes et les écoles communales publiques. Certes, l'Église, à la fin du XIX^{ème} siècle (comme maintenant d'ailleurs) soutient un certain ordre social. « *Dans les écoles confessionnelles, les jeunes reçoivent un enseignement dirigé tout entier contre les institutions modernes. Si cet état de choses se perpétue, il est à craindre que d'autres écoles se constituent, ouvertes aux fils d'ouvriers et de paysans où l'on enseignera des principes diamétralement opposés, inspirés peut-être d'un idéal socialiste ou communiste emprunté à des temps plus récents, par exemple à cette époque violente et sinistre comprise entre le 18 mars et le 24 mai 1871.* » Jules Ferry, cité par Foucambert.

La laïcité voulue pour cette école de la fin du XIX^e siècle ne visait pas seulement les écoles confessionnelles. Mais aussi (et surtout ?) les savoirs enseignés par les ouvriers, les syndicats, le peuple. Contre une École du peuple ? Empêcher le mouvement ouvrier de développer ses propres écoles en renonçant aux écoles confessionnelles, c'est ce que va faire

la bourgeoisie de l'époque. Jean Foucambert cite alors Edwy Plenel (*La République inachevée*) : « *Tel est l'enjeu que la légende voudrait taire* » et il cite lui-même Louis Legrand « *Nous croyons que Ferry est avant tout un homme d'ordre et que son action pédagogique s'inscrit dans une perspective délibérément conservatrice. S'il a œuvré pour le prolétariat, ce fut, avant tout par souci de discipline collective, pour améliorer le fonctionnement de l'organisme social, en un mot et conformément à l'inspiration positiviste, pour mettre fin à la révolution.* » Foucambert continue : « *Certains socialistes et certains anarchistes auront beau dénoncer l'identité de classe entre l'école laïque et l'école confessionnelle, le piège a fonctionné pour l'ensemble de la gauche. La bourgeoisie va jouer habilement en laissant toujours planer le "chantage à l'école privée"* ».

Une école gratuite (1881). Comment imposer cette école « laïque », cette école de l'État, sans en assurer la gratuité ? « *L'adaptation des forces productives aux formes modernes du travail implique aussi de tels investissements. L'obligation elle-même est ambiguë puisqu'elle affronte autant l'obscurantisme qui nie la nécessité du savoir que la tradition du mouvement ouvrier qui propose un autre modèle éducatif et n'assimile pas la gratuité garantie par l'État avec l'éducation du peuple par la bourgeoisie* » Jules Ferry dit bien que « *Il est nécessaire que le riche paye l'enseignement du pauvre, et c'est par là que la propriété se légitime.* » Et pour l'enseignement secondaire ? « *Le devoir de l'État, déclare J. Ferry, en matière d'enseignement primaire est absolu. Il le doit à tous. Pourquoi ? Parce que ce devoir est mesuré par l'intérêt social lui-même... mais quand on arrive à l'enseignement secondaire, il n'y a pas la même nécessité et la prétention ne serait plus admissible... Ceux-là seuls y ont droit qui sont capables de recevoir et qui, en le recevant, peuvent rendre service à la société.* » Le public du primaire va utiliser des savoirs, celui du secondaire va en produire ! L'enseignement secondaire n'est donc pas gratuit et réservé aux seuls « héritiers »... L'inégalité sociale est bien là.

Une école obligatoire (1882). Depuis longtemps déjà, l'école était accessible aux enfants (Guizot, en 1833, avait fait obligation à toutes les communes de plus de 500 habitants de se doter d'une école). En 1880, même si 600 000 enfants n'étaient pas encore régulièrement scolarisés, 80% des ouvriers parisiens savaient lire ! Rendre l'école obligatoire 10 ans après la Commune, c'était s'assurer que les enfants auraient autre chose à faire que de monter sur les barricades...

Les grands principes pédagogiques de l'école de Jules Ferry

... « *Lorsqu'on reprend dans leur ensemble les [5] grands principes pédagogiques de l'école de Jules Ferry : le par cœur, la discipline, le mérite, le faire-semblant, le synthétisme, on ne peut qu'admirer leur cohérence avec le projet politique qui les a mis en place. Cette école se sait et se veut une école de classe, une école pour le peuple et non une école du peuple, et chacune de ses attitudes converge vers ce but. [...] Les principes qui régissent le fonctionnement social ne permettent simplement pas de concevoir une autre pédagogie.* »

La discipline. « *Tu verras quand tu iras à l'école !* » La récréation prend fin au coup de sifflet. On ne peut entrer en classe que lorsqu'on est en rangs, deux par deux et en silence. On ne s'assoit qu'au commandement du maître. On ne parle pas sans y être invité... « *Il faut que l'enfant apprenne le respect de la règle : il faut qu'il apprenne à faire son devoir parce que c'est son devoir, parce qu'il s'y sent obligé, et sans que la sensibilité lui facilite outre mesure la tâche. Cet apprentissage, qui ne saurait être que très incomplet dans la famille, c'est à l'école qu'il doit se faire. À l'école en effet, existe tout un système de règles qui prédéterminent la conduite de l'enfant. Il doit venir en classe avec régularité, il doit s'y présenter à heure fixe, dans une tenue et une attitude convenables ; en classe, il ne doit pas troubler*

l'ordre ; il doit avoir appris ses leçons, fait ses devoirs, et les avoir faits avec une suffisante application, etc. » Durckheim, cité par Jean Foucambert. On est alors une dizaine d'années après la défaite de 1871. Et on pense à la revanche. Il faut donc mobiliser la génération suivante qui est la relève. On vit en classe, comme on vivra à l'armée. Logique de la soumission... Bien loin de la participation qui de la responsabilisation ! « *On sait combien les parents, et particulièrement de milieu populaire, tiennent à cette discipline. On ne va pas à l'école pour s'amuser car il faut apprendre très tôt à vivre à l'usine [...] La régularité sécurise, offre des repères, élimine les rapports conflictuels. [...] Socialement s'instaurent les conditions de cette paix civile tant recherchée, car chacun est assuré d'être tranquille et 'libre' dès lors qu'il respecte la règle. [...] ... mettre en doute le bien-fondé des lois, vouloir comprendre à qui elles profitent, imaginer qu'elles puissent être autres, c'est ressusciter le modèle du mauvais élève. C'est faire de la politique... C'est être anarchiste. Car il n'y a pas d'autre alternative : se soumettre à la règle n'est pas un geste politique, transformer la règle est politique... Et puisque les élèves n'ont jamais participé à l'élaboration d'une règle, contester l'ordre c'est simplement vouloir le désordre.* »

Le par cœur. Les enfants d'aujourd'hui ne savent plus rien. C'est bien connu. « *De notre temps !...* ». Mes parents connaissaient « leurs » départements (Vendée, préfecture La Roche sur Yon, sous-préfectures Fontenay le Comte, Les Sables d'Olonne...), les affluents et sous-affluents des 5 fleuves français, l'altitude des montagnes... Et que dire des dates de l'histoire de France ? 1515 ? 1492 ? 1214 ? Foucambert insiste : « *Cet enjeu d'une pédagogie de la mémoire se résume à la volonté de faire acquérir rapidement quelques conséquences sans avoir le temps, le moyen, le désir ou l'espoir d'aider à la construction des systèmes dont elles sont issues. C'est un choix qui, au niveau du marché du travail, peut sembler réaliste et qui a donné longtemps les effets attendus mais qui, au niveau de l'élargissement des bases de production du savoir, a eu des effets évidents, eux aussi attendus. La division sociale entre ceux qui produisent le savoir et ceux qui appliquent les conséquences de ce savoir s'est accrue. L'écart entre le savoir de haut niveau du spécialiste*

d'aujourd'hui par rapport à l'homme de la rue est considérablement plus grand que celui qui existait il y a cent ans ; et le contrôle social sur ce savoir en est d'autant réduit. »

Le mérite. Bons points, images, distributions des prix... Mauvaises notes, punitions, retenues... « *La frontière est fragile entre l'absence d'exigence et la résignation, le renoncement ou le mépris [...] Ce n'est pas parce qu'il en est incapable qu'un élève échoue, c'est parce qu'il n'y met pas assez de bonne volonté et d'application. (...) « Le savoir vient justifier la hiérarchie sociale. Ce savoir, transmis par l'école, sanctionné par les examens, le savoir intellectuel et non le savoir manuel, constitue la référence, au point que, dans le sens commun, il se confond avec la réalité. Le savoir s'oppose à l'erreur, non à la connaissance.»*

Le faire-semblant. Tout est enfermé à l'école. Des grilles de plus en plus hautes, de plus en plus nombreuses, closent cet espace. Les fenêtres empêchent de s'y pencher pour voir la réalité de la vie. Les murs enferment soigneusement les classes : ne pas être vu des voisins... et surtout pas aller dans le quartier ! « Entrée interdite à toute personne étrangère à l'école. Loi de 1920 » Même maintenant qu'il existe un conseil d'école où siègent des parents élus, rares sont les écoles qui permettent aux parents d'y pénétrer en dehors des réunions institutionnalisées... auxquelles les parents ne viennent pas d'ailleurs ! « *L'école ne peut présenter la société comme une organisation harmonieuse, équitable, soucieuse de justice, de bonheur et de solidarité qu'en tenant fermement close sa porte. Ce n'est qu'à ce prix qu'elle peut laisser croire à l'individu qu'il a tout à gagner à se 'socialiser' qu'il doit faire sur lui-même un effort suffisant pour être digne de vivre dans ce monde où l'homme ne serait pas un loup pour l'homme. L'éducation va l'aider à chasser ses mauvais démons : la paresse, l'égoïsme, l'intempérance, la violence, l'envie, la colère... C'est l'individu qui doit se montrer digne de la société car telle qu'elle est, elle est bonne.*

Une telle position n'est tenable que si la réalité quotidienne n'est évacuée de la vie de l'école, qui si l'inégalité, l'injustice, la misère ne peuvent y pénétrer. [...] L'école crée un milieu totalement artificiel où la lutte des classes et les antagonismes sociaux n'existent pas. »

« Ce qui va caractériser le mieux la pédagogie de l'école de Jules Ferry, c'est le choix délibéré d'inculquer certaines connaissances à travers la simulation plutôt que de donner la possibilité à l'élève de procéder à l'analyse du fonctionnement social qu'il expérimente à travers ses propres actions. L'école sera donc un lieu où les élèves perdront en entrant leurs caractéristiques sociales. D'où le rôle essentiel des manuels scolaires et de l'enseignement livresque : ils garantissent que l'élève ne sera qu'au contact d'une représentation de la réalité, représentation dont on n'aura retiré tout ce qui pourrait aller à l'encontre de l'image innocente de la société. »

« L'école ne produit rien. Car, ici, on ne travaille pas, on apprend. Et on apprend en dehors de toute production. On apprend pour savoir faire mais pas en faisant véritablement ; surtout pas en s'insérant dans le cycle d'une production confrontée aux exigences de destinataires authentiques. »

« On écrit pour apprendre à écrire... L'élève ne parle que pour dire à l'adulte ce que l'adulte sait mieux que lui ; le maître ne pose que des questions dont il connaît les réponses... L'élève va rencontrer des textes à propos desquels il ne se pose aucune question et dont il n'attend aucune réponse... On joue à la marchande... On joue à la dinette... »

Le synthétisme. Quand un bébé vient au monde, que « voit »-il ? Sa maman, une chambre, les arbres du parc de la maternité, la famille venue le recevoir... Et qu'y a-t-il de plus complexe que la connaissance d'un être humain, de l'architecture d'une chambre, des composants de la nature, des relations d'une famille qui vient le complimenter de sa venue au monde ? Et pourtant... « *Tout se passe pour l'école comme si le simple était facile et le complexe difficile. Le jeune enfant doit donc aborder, non la réalité complexe mais les éléments qui la constituent. Plus il empilera d'éléments simples, plus il s'élèvera dans la complexité... En lecture, on enseigne les lettres isolées, puis leur*

combinaison systématique pour constituer des syllabes, la combinaison des syllabes pour constituer des mots, des mots pour constituer des phrases, des phrases pour un texte, du texte vers une signification... Mais c'est déjà moins sûr ! Pour le calcul, on rencontre des chiffres, puis de nombres, puis des opérations, enfin des problèmes... En histoire, l'élève rencontre des « grands hommes », des batailles, des traités... Combien aborderont les moyens d'analyse pour comprendre le présent ? [...] Le savoir, c'est l'ensemble des moyens, méthodes et concepts, dont s'est doté un individu pour comprendre la réalité en agissant sur elle. Le savoir, c'est une démarche d'analyse pour saisir les règles du jeu, cerner les principes actifs et leur organisation afin de construire un modèle de cette réalité qui permette l'action et la transformation. »

En termes de conclusion...

« Lorsqu'on reprend dans leur ensemble les grands principes pédagogiques de l'école de Jules Ferry,, on ne peut qu'admirer leur cohérence avec le projet politique qui les a mis en place. Cette école se sait et se veut une école de classe, une école pour le peuple et non une école du peuple, et chacune de ses attitudes converge vers ce but. Mais, là encore, il serait naïf d'imaginer qu'un esprit diabolique aurait déduit, a priori, ces principes de fonctionnement d'une volonté politique. Ils se sont progressivement définis autant par la logique interne de l'école que par l'attente sociale qui pesait sur elle. Les principes qui régissent le fonctionnement social ne permettent simplement pas de concevoir une autre pédagogie. »

Que penser des banderoles des manifestants de 2003, alors qu'un de ses lointains parents était ministre de l'Éducation nationale : « Réveille-toi Jules Ferry ! » Avaient-ils connaissance de la réalité de cette école qu'ils rappelaient ? Connaissaient-ils l'histoire des luttes sociales qui ont obligé Jules Ferry à créer « son » école gratuite, laïque et obli-

gatoire ? Avaient-ils conscience que l'école qu'ils vivaient en 2003 n'avait pas tellement changée depuis 1881, sauf les manuels qu'ils utilisent, maintenant en couleurs et plus en noir et blanc... ?

Refondation ? Vous avez dit Refondation ?

En 1986, Jean Foucambert écrivait : « *Ou l'école se conçoit dans un projet politique de transformation sociale et s'intéresse vivement à la pédagogie. Ou c'est la transmission des savoirs qui reste l'objectif prioritaire et, dans ce cas, des moyens beaucoup plus efficaces que l'école vont se développer dans les quinze ans à venir, aboutissant ainsi à sa disparition. »*

Et en 2004, « *L'État républicain, en communion avec les monarchies européennes, se propose de combattre l'inter-nationalisme, d'anesthésier le corps social et d'en finir avec le spectre du communisme. Il s'agit de substituer au projet d'école du peuple qui a muri dans le prolétariat une école pour le peuple afin de faire la leçon à ces classes qui luttent au quotidien pour un autre état du monde, pour une autre organisation sociale et économique...»*

Nous sommes en 2013, année de la nouvelle loi sur la Refondation de l'École... Où en est l'École ? Dans la préface d'une réédition de 2004, Jean Foucambert écrivait : « *La lutte pour une école différente, pour une école de la promotion collective, pour une transformation des rapports de production du savoir qui me semble être le véritable enjeu de toute réflexion éducative, tout cela ne peut progresser qu'en comprenant les principes actifs de l'école actuelle. Or, cette compréhension ne provient que du travail entrepris pour la transformer. [...] Plus que jamais, l'école est un enjeu social ambigu : menacée, elle est à défendre mais à condition de renouer, dans le contexte d'aujourd'hui, avec les objectifs éducatifs qu'elle n'a objectivement jamais cessé de détourner, et ceci quelle que soit la volonté d'une majorité de ses acteurs. Les modalités pédagogiques les plus quotidiennes participent au maintien ou à la mise en œuvre des rapports sociaux. Autant le savoir ! D'où la nécessité de comprendre leur histoire. Et de prendre parti, professionnellement. »*

Monique MORET